

LES CAUSES DE LA PRISE DE DROGUES

Comme tout serait simple si la toxicomanie était une maladie ! Une maladie comme le tétanos par exemple. Il suffirait de parler du clou rouillé, du bacille de Nicolaïev et les causes seraient expédiées en une ou deux pages. Rien de tel avec la toxicomanie puisque précisément, ce n'est pas une maladie – on n'attrape pas la toxicomanie comme la rougeole ! – et il va falloir s'y retrouver à travers les multiples causes qui peuvent conduire à la prise de drogue. Pire encore, le fait de consommer de la drogue n'est pas synonyme de toxicomanie ou d'addiction et cette distinction mérite d'être établie clairement si on ne veut pas tout mélanger.

Un mot d'abord pour bien préciser ce que nous entendons par le terme « drogue ». Il s'agit d'une substance naturelle ou synthétique, licite ou illicite, qui modifie notre perception de la réalité en agissant sur le système nerveux central. Ainsi, la drogue concerne tout autant le tabac, l'alcool et les médicaments que la cocaïne et l'héroïne.

Au risque d'être schématique, nous distinguerons trois grandes catégories de motivations qui peuvent conduire un sujet à prendre de la drogue.

I - Les simples usagers de drogue

La première catégorie, de loin la plus répandue, englobe la curiosité, la pression du groupe et de la mode, les conduites à risque, le plaisir et la convivialité. Sauf exception, attribuer à ces consommateurs le terme de toxicomanes serait totalement abusif. Nous les appellerons « simples usagers de drogue ».

1) La curiosité

Quoi de plus naturel chez un enfant et surtout un adolescent que de vouloir expérimenter un produit dont il a entendu parler, à plus forte raison s'il est interdit. Ce serait même une absence de curiosité qui pourrait être inquiétante. Un peu comme la première cigarette que nous sommes nombreux à avoir fumée en cachette quand nous étions petits, il est fort probable que nos enfants essaient un jour le cannabis, juste pour voir, pour savoir. Si nous avons su créer les conditions d'une ambiance de confiance et de dialogue dans la famille, ils oseront nous en parler et nous pourrons facilement les mettre en garde contre les deux dangers essentiels du haschich : diminution de la vigilance et des réflexes avec risque d'accident lors de la conduite d'un véhicule, démotivation et diminution du désir d'apprendre, de passer un examen ou d'exécuter un

travail, ce qui a des conséquences fâcheuses sur le plan scolaire ou professionnel. Une mise en garde sereine, sans banalisation ni dramatisation, est souvent suffisante pour que l'expérience soit sans lendemain.

2) La pression du groupe et de la mode

Il arrive un âge où, pour l'enfant, les copains et la bande deviennent la priorité absolue. S'il se trouve que, dans ce groupe, l'examen de passage consiste en la prise d'une drogue, il faut une sacrée force de caractère pour y résister. L'éducation qu'a reçue l'enfant, et notamment tout ce qui peut développer son sens critique et l'élaboration de choix individuels, peut l'aider à tenir bon. Mais, dans la majorité des cas, il risque de céder à la pression pour ne pas courir le danger de se faire exclure de la bande. Cependant, si on l'a bien préparé à oser dire « non », il devrait assez rapidement pouvoir cesser cette pratique avec un argument du style : *« Bon ! Ça va ! Je vous ai prouvé que j'étais capable de prendre le même truc que vous, mais comme ça ne me plait pas particulièrement, je m'en passerai désormais. »*

Une réflexion au passage. Certains assimilent cette pratique à un rite initiatique. Rien de plus faux. Une initiation est exercée par vos aînés pour vous permettre d'accéder à un statut d'adulte, pour vous permettre de grandir. Dans le cadre d'une bande, rien de tel n'a lieu. On reste au même niveau que les autres, la drogue n'ayant joué que le rôle d'un mot de passe.

La soumission à la mode relève d'un mécanisme proche de la pression du groupe. Là aussi, il faut faire comme les autres pour ne pas être moqué ou mis à l'écart et, pour le moment, la mode est aux marques de chaussures, de t-shirts et à l'ecstasy. Heureusement, les modes passent. Espérons qu'en ce qui concerne certaines drogues, elles passeront vite.

3) Les conduites à risques

Lorsqu'ils ne veulent pas utiliser le mot « drogue », certains parlent de prévention des conduites à risque. Il n'est pas sûr que cette formule soit bien appropriée. Car tous les jeunes, à l'adolescence, ont presque physiologiquement besoin de s'affronter aux risques. C'est une manière pour eux de découvrir et éventuellement de dépasser leurs limites pour grandir. En plus, tout est fait dans les médias pour les inciter à prendre des risques. Les magazines de l'extrême fleurissent sur toutes les chaînes. Est-il nécessaire d'affronter les vagues d'Hawaï ou de descendre une montagne en snow-board pour être un homme ? Je ne le crois pas. Mais c'est spectaculaire, tentant, et ça fait recette. Et

l'argument risque d'arriver : « *Il n'est pas plus dangereux de prendre une drogue que de faire du rafting dans un torrent déchaîné. Alors pourquoi m'en priverai-je ?* » . La seule réponse est de faire remarquer qu'il existe deux sortes de prise de risques.

L'une, active, qui demande un apprentissage, et constitue un véritable travail. On ne s'improvise pas couvreur sur un toit. On ne saute pas en parachute du jour au lendemain. On apprend. Jour après jour. Et ainsi, on apprend aussi à maîtriser les risques. Et le résultat est d'autant plus gratifiant qu'il récompense des mois si ce n'est des années d'efforts.

Cela n'a rien à voir avec la prise de risque passive qui consiste à ingurgiter une substance et de se laisser envahir par ses effets. Dans la plupart des cas (et notamment avec le LSD, le crack, et l'ecstasy), il n'y a aucune maîtrise possible. Et quelle satisfaction peut-on tirer d'avoir pu danser une nuit entière ou délirer dans tous les sens pendant des heures lorsqu'une drogue agit à votre place ? Il n'y a vraiment pas de quoi pavoiser. Les jeunes, et particulièrement les jeunes filles, sont d'ailleurs très attentives à cette notion d'absence de maîtrise. Il est franchement inquiétant de se réveiller quelque part sans savoir où on est, comment on est arrivé là, ni ce qu'on a dit ou fait la veille. Quand on sait que certains produits entraînent des comportements dits « de soumission », on imagine facilement les dérives et les manipulations qu'elles offrent à des partenaires sans scrupules.

4) Le plaisir

Il serait hypocrite de ne pas reconnaître que la drogue peut procurer du plaisir. L'ennui est que ce plaisir est fugitif et qu'il va s'estomper au fil des prises. C'est ce qu'on appelle le phénomène d'accoutumance. Il faudra donc augmenter les doses pour espérer, souvent en vain, obtenir le même effet.

Et puis ce plaisir a son revers. La « descente » de cocaïne n'a rien d'agréable. Et, de toutes façons, aucune drogue n'est anodine. Les dangers sont extrêmement différents d'un produit à l'autre mais il est certain que le plaisir risque de se payer très cher, tant financièrement que physiologiquement.

Enfin, pour ceux qui recherchent une solution à leur mal être (et dont nous parlerons plus loin), soulignons d'emblée que plaisir et bonheur ne sont pas synonymes et que cette confusion peut avoir des conséquences désastreuses.

Il n'en demeure pas moins que la recherche du plaisir est probablement la première motivation qui peut conduire à l'usage de drogue, à plus forte raison dans un contexte convivial.

5) La convivialité

Il n'existe quasiment pas de fêtes, de réunions d'amis, sans qu'une drogue, légale en général, vienne souder la rencontre. En France, il est cocasse de remarquer que presque tous les débats consacrés à la prévention des toxicomanies se terminent par un vin d'honneur. Et, que cela nous plaise ou non, force est de constater que, de plus en plus, les jeunes utilisent le cannabis dans le même esprit de convivialité que leurs parents lorsqu'ils prennent l'apéritif avec des amis. Et, le plus souvent, il y a simple usage et non pas abus.

6) L'intégration culturelle

On atteint, avec le plaisir et la convivialité, un des points centraux pouvant expliquer le recours à la drogue. Il n'existe pas dans le monde un seul pays, une seule région, une seule tribu qui ne possède au moins une drogue qui s'intègre dans son histoire et dans son patrimoine culturel. En France, c'est le vin, en Belgique et en Allemagne la bière, en Thaïlande l'opium, en Bolivie la coca... La liste pourrait être longue. Ce qui est sûr, c'est que dans tous les cas, des traditions séculaires ont appris aux habitants de chaque pays, chaque région, chaque tribu à savoir, pour la majorité d'entre eux, maîtriser leur drogue et donc en user sans abuser et sans que cela ne perturbe un équilibre familial et professionnel. Par contre, exportez un produit d'un pays à un autre et l'équilibre est rompu. En France, nous ne savons pas maîtriser l'opium ou la coca. Pas plus qu'en Thaïlande, on ne saurait maîtriser le vin. Et alors, le simple usage risque vite de se transformer en abus puis en toxicomanie.

Cette notion d'intégration culturelle est capitale pour comprendre au moins trois choses.

D'abord, c'est le seul argument qui puisse justifier la légalisation d'une drogue. Imaginez que, demain, on interdise l'alcool en France, ce serait une révolution immédiate. Et nous nous souvenons des effets désastreux de l'époque de la prohibition aux Etats-Unis.

Ensuite, on comprend comment des pays dont on voudrait éradiquer certaines cultures se rebellent puisqu'il s'agit de leur acquis culturel et de leurs racines. Ils ont bien raison de renvoyer aux pays occidentaux un message du type : *« Si vous voulez que nous arrêtions la production de tel produit, commencez par arracher vos vignes. »* C'est totalement irréaliste et cela nous fait toucher du doigt qu'un monde sans drogue ne peut exister. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il faille baisser les bras.

Enfin, l'incapacité des pays à gérer des drogues qui ne font pas partie de leur culture explique bien comment le trafic de drogue est devenu notamment un moyen d'aliénation, de combat politique, et presque une revanche des pays du tiers monde sur l'opulence indécente des pays riches.

II – Les toxicomanes

La toxicomanie est une conduite de fuite associée à une démesure. Les toxicomanes sont des personnes qui, pour fuir une réalité insupportable, prennent une drogue, légale ou illégale. Ils en attendent qu'elle mette à distance tout ce qui pose problème. Et le piège est d'autant plus béant qu'au début, ça marche. Le mal être, les angoisses sont gommés provisoirement. Et, en prime, c'est agréable. C'est là qu'il peut y avoir confusion entre plaisir et bonheur. Ils se croient heureux pour quelques heures mais le plaisir est fugitif et s'estompe au fil des prises. Il faut donc les renouveler pour obtenir le même résultat, puis passer à des produits plus forts pour se couper encore plus de la réalité. L'escalade survient ainsi, conséquence d'un désir de fuir de plus en plus la réalité ambiante. Car, une fois terminé l'effet du produit, le toxicomane retrouve inchangé tout ce qui lui était insupportable, majoré par les problèmes liés à la drogue : marginalisation, désocialisation, délinquance, prostitution, SIDA, hépatites, septicémie, et risque d'overdose en cas d'utilisation de la voie injectable. S'il existe une seule vérité sur la drogue, c'est bien qu'elle ne résout jamais rien.

Alors, pour éviter ce retour terrifiant à la réalité, le toxicomane n'a qu'une idée en tête : prendre de la drogue le plus souvent possible, par tous les moyens, et c'est ainsi que s'installe la démesure. Il vit par, pour et dans la drogue. Plus rien d'autre ne compte. On ne se drogue pas par plaisir mais par nécessité. Pour tenter d'échapper à une souffrance intolérable.

Les réalités pénibles auxquelles le toxicomane tente de se soustraire sont de deux types : des difficultés relationnelles, et des difficultés sociales, les deux pouvant, bien sûr, être associées.

1) Les difficultés relationnelles

Elles sont multiples et complexes. Chaque cas, chaque histoire est spécifique. Pourtant, un certain nombre d'éléments se retrouvent presque constamment.

1. L'absence de certitude d'amour

Il est rare, voire exceptionnel, qu'il s'agisse d'enfants qui n'ont pas été aimés en raison de parents maltraitants, pervers, ou encore morts ou disparus. On notera cependant que, dans la biographie des toxicomanes, on retrouve fréquemment la notion d'un père absent, soit par décès ou séparation, soit parce qu'il n'est pas disponible ou ne s'implique pas dans l'éducation de son enfant. Il y a sans doute là une conséquence bien involontaire de l'émancipation des femmes. Elles ont su ingénieusement jouer leur part masculine et rendre évidente leur capacité à travailler, à diriger et à assumer une autorité. Cela a déstabilisé bien des hommes qui n'osent plus, et c'est un mieux, se conduire en « machos » mais qui craignent de se dévaluer s'ils utilisent leur part féminine alors qu'ils ont tout à gagner à laisser jaillir leur sensibilité.

En fait, le plus fréquemment, on a affaire à des parents qui aiment leur enfant mais qui, en raison de leur propre enfance ou d'une sorte de pudeur extrême, ne parviennent pas ou n'osent pas lui dire qu'ils l'aiment. Or, un enfant a un besoin vital de se l'entendre dire et d'en être sûr. Ce n'est qu'ainsi qu'il pourra s'aimer lui-même et aimer les autres. Il y a donc des millions de parents qui ne savent pas exprimer leur amour à leurs enfants. Quel dommage ! Quel gâchis ! La formule « ça va sans dire » ne peut pas s'appliquer à l'amour. Ca va bien mieux en le disant !

2. L'absence de confiance

La confiance est un carburant presque aussi nécessaire que l'amour pour qu'un enfant parvienne à trouver sa stature d'adulte. Mais là aussi, curieusement, les mots ont du mal à sortir de la bouche de certains parents, plus enclins à critiquer qu'à valoriser, et, notamment, ceux qui ne valident un enfant que sur ses résultats scolaires.

La situation devient plus tendue à l'adolescence où tous les enfants ont besoin de s'opposer pour se poser. C'est l'époque des affrontements, des mensonges, des tricheries, des transgressions.

Quel parent n'a pas prononcé un jour la phrase : « *on ne peut pas te faire confiance* » ! Et pourtant, c'est précisément à cette période que nos enfants ont plus que jamais besoin que nous les rassurions, tout en restant vigilants, par des phrases telles que « *quoi qu'il arrive, je te fais confiance* ». Pas si facile à dire !

Décidément, l'adolescence est dure pour tout le monde et il est bien difficile d'être parent. Mais sachez quand même qu'un enfant à qui on a prêté qu'il sera raté aura bien du mal à se dégager de ce conditionnement désastreux.

3. L'absence de limites

L'explosion populaire qui a secoué une bonne partie du monde vers 1968 a eu des retombées contrastées. Si elle a souligné la soif de communication vraie et de solidarité que nous sommes trop souvent contraints de contenir, elle a engendré un slogan séduisant mais toxique : il est interdit d'interdire ! Au nom de ce précepte, bien des enfants ont été élevés ou plutôt abandonnés à eux mêmes dans un contexte sans obligations, sans limites, pour éviter de les frustrer. Or l'apprentissage des limites est essentiel car il nous apprend le respect de nous mêmes et celui des autres. Certes, les limites demandent à être justifiées et expliquées pour ne pas sombrer dans un autoritarisme aveugle tout aussi nocif que la permissivité. Mais je me souviens d'une patiente qui m'expliquait comment, au début de sa toxicomanie, elle était allée raconter la vérité à sa mère en espérant, plus ou moins consciemment, s'entendre poser des limites, et, mieux encore, que s'entame une discussion sur le malaise qui l'habitait.

« Je lui ai dit : tu sais, maman, je me drogue, je fume du haschich. Ma mère m'a simplement répondu : et bien, continue, tu verras bien où ça te mènera. Et elle s'est retournée et s'est endormie. Et moi, je suis restée là, assise sur le lit, comme une conne. Je ne voulais pas qu'elle m'engueule mais je ne voulais pas non plus qu'elle s'en foute. Alors, dès le lendemain, je suis passée à l'héroïne. »

Il est vrai qu'en période d'adolescence, l'affrontement permanent que nous imposent nos enfants peut être épuisant. Et que, parfois, on est tenté de laisser tomber et de leur dire : « *Et puis, tant pis, faites ce que vous voulez !* ». Mais quand on agit ainsi, les enfants, passée une période d'euphorie où ils clament : « *Mes parents sont supers : ils me laissent faire tout ce que je veux* », finissent par se dire : « *Au fond, il peut m'arriver n'importe quoi, mes parents s'en fichent* ». Et quand un enfant a le sentiment que ses parents sont indifférents à ce qui lui arrive, c'est horrible pour lui.

4. Le rôle du modèle

Cette fois-ci, il ne s'agit pas d'absence, mais plutôt d'influence du modèle parental.

Nous voyons de plus en plus affluer en consultation les enfants de nos anciens patients toxicos de la génération précédente. Beaucoup ont abandonné la drogue, mais il peut arriver que leur progéniture, dans un but d'identification probablement inconscient, s'efforce de reproduire la trajectoire de leurs parents. Ils se disent peut-être : « *Puisqu'ils ont pu se tirer d'affaire, moi aussi j'y arriverai* », oubliant les efforts énormes qu'ont dû faire leurs parents pour retrouver une vie normale.

D'autres ont des parents qui continuent à se défoncer. Ce qui ne facilite ni le contact, ni le dialogue, ni une image identificatoire solide pour se construire, à plus forte raison s'il arrive aux parents de se droguer en compagnie de leurs enfants. On imagine aisément les conséquences néfastes de ce copinage pervers.

Mais le cas de loin le plus habituel est la mise en œuvre de la formule : « *fais ce que je te dis et pas ce que je fais !* ». En somme, des parents qui mettent en garde leurs enfants contre les méfaits des drogues tout en fumant cigarette sur cigarette ou en s'alcoolisant plus que de raison. Ils se disculpent eux-mêmes, arguant du caractère légal de leur consommation mais sont prêts à toutes les répressions à l'égard des produits illicites. Bien sûr, ils ne sont pas crédibles, mais le rôle de modèle fonctionne qui peut entraîner leurs enfants vers la drogue.

Parfois la situation est plus subtile, mais toute aussi pernicieuse. Des parents apparemment parfaits qui ne fument pas, qui ne boivent pas ou bien modérément, mais pourtant des parents qui fuient. Dans le travail à outrance, dans la pratique frénétique du sport, dans la recherche effrénée de l'argent, dans la soif permanente du pouvoir, ou dans l'aliénation à la télévision, aux jeux vidéo ou à internet. Quoi qu'il en soit, outre le manque de disponibilité, ils donnent le spectacle d'adultes qui ne savent pas prendre le temps de vivre en harmonie avec eux mêmes et avec leurs proches. On peut craindre alors que leurs enfants se mettent, à leur manière, à fuir également.

5. L'absence de valeurs

C'est un des rôles des parents que de transmettre à leur descendance des valeurs morales. Ces valeurs qui varient d'un individu à l'autre ne seront pas forcément toutes adoptées par leurs enfants mais elles leur tiendront lieu de charpente pour construire leur vie.

Le problème se pose alors surtout avec les personnes issues de l'immigration. Il arrive fréquemment que leur pays d'accueil récuse les valeurs et la culture de leur pays originel. Que peuvent alors faire les enfants, à cheval entre deux cultures, deux traditions, s'ils veulent s'intégrer ? Une intégration peut être perçue par leurs parents comme un reniement de leurs racines, presque une trahison. Et, de toutes façons, quel dilemme et quelle tristesse d'aimer des parents qu'on voit quotidiennement bafoués et dévalués dans ce qui constitue leur identité et leur spécificité : langues, traditions et coutumes. Comment grandir ? En ressemblant à qui ? Là aussi, la solution de la fuite permet, à défaut de réponses, de ne plus se poser de questions.

6. Le droit aux défaillances

Nous atteignons là le point central des causes des toxicomanies, celui sur lequel doit se cristalliser la prévention et s'organiser les prises en charge.

Les toxicomanes ont connu, comme tout le monde et parfois plus que tout le monde, un certain nombre d'échecs, de déceptions, de défaillances tant sur le plan scolaire, professionnel et intellectuel qu'affectif ou sentimental. Mais au lieu d'exprimer leurs émotions et de rebondir, ils se sont organisés pour paraître coûte que coûte ou pour oublier au moyen de la drogue. Tout se passe comme s'ils n'avaient pas droit aux défaillances, comme si la manifestation d'une fragilité serait immédiatement étiquetée faiblesse par leur entourage, et qu'ils seraient irrémédiablement exclus. Il existe effectivement des familles où on vous apprend à faire bonne figure quoi qu'il arrive, où on raconte aux petits garçons qu'un homme ça ne pleure pas, des familles où on ne s'embrasse pas, où on ne se touche pas, comme si l'expression des sentiments avait quelque chose de suspect. Mais quand on arrive, triste, préoccupé, qu'on tache de parler, de trouver un réconfort, et que personne ne veut écouter, personne ne prend le temps de vous consoler ou simplement de vous demander : « *Qu'est-ce qui ne va pas* », on finit par se refermer hermétiquement dans le silence et dans la tentative d'oubli. Les toxicomanes se droguent très précisément pour éviter de parler de ce qui leur fait le plus mal et le plus peur. Et il faudra tout un apprivoisement pour qu'ils parviennent progressivement à mettre des mots sur leurs souffrances enfouies, tout étonnés qu'il existe encore quelqu'un prêt à les écouter avec bienveillance.

Il existe d'autres familles apparemment impeccables. Un de mes patients me disait : « *Moi, j'avais la chance d'avoir des parents parfaits. Ils étaient enseignants et on pouvait parler de tout. Mais, justement, ils étaient tellement bien que je n'ai pas voulu les décevoir. Ça a commencé avec le latin. J'étais nul mais j'avais 19 car je trichais. Et ensuite, j'ai continué avec la drogue. Je voulais qu'ils croient que j'étais fort, mais je ne l'étais pas.* » Il sous-entendait alors : « *Si je me montre tel que je suis, ils vont cesser de m'aimer, de me faire confiance et me rejeter* ».

Cette intolérance aux défaillances est une des explications du faible pourcentage de filles parmi les toxicomanes (il y a une fille pour deux ou trois garçons). Les filles, lorsqu'elles connaissent des passages à vide, qu'elles stagnent à l'école et qu'elles tardent à s'inscrire dans les circuits professionnels, subissent moins de pression que les garçons. Même si ce n'est pas glorieux et que ce n'est pas toujours clairement énoncé, les parents se disent souvent : « *Au pire, elle se mariera et aura des enfants* », réaction qu'ils n'ont en aucun cas à l'égard d'un garçon.

Ainsi, les filles peuvent plus facilement passer des caps critiques où elles se cherchent, où elles hésitent, sans avoir besoin de recourir à la drogue.

La toxicomanie peut être considérée comme la recherche d'un état de sensations aiguës, faute de pouvoir exprimer des émotions. Cette expression des émotions est donc essentielle et devrait être autorisée à chacun depuis son plus jeune âge. Mais ce n'est pas facile dans cette société d'apparence où on vous demande de faire comme si tout allait bien quand vous êtes malheureux et où l'étiquette de « dépressif » est considérée comme honteuse. Pourtant, quoi de plus naturel que de pleurer quand on est triste. Une fois passé le temps des larmes, on peut sourire à nouveau. Et je peux vous dire que quand mes patients pleurent enfin dans la confidentialité de mon cabinet, ce ne sont pas des larmes de chagrin, mais des « *larmes de libération* » comme me l'a dit une consultante.

Pour permettre aux enfants cette ouverture des sentiments, on peut conseiller aux parents d'oser eux-mêmes se montrer à leurs enfants sans cacher leurs propres défaillances. Certes, pas question de les impliquer dans des drames intimes ou de leur demander de nous consoler, mais il n'est pas inconcevable qu'un père puisse pleurer devant son enfant en lui expliquant : « *Tu n'y es pour rien. Mais tu vois, aujourd'hui, j'ai appris la mort d'un ami. Alors j'ai du chagrin et je pleure. Mais demain sera un autre jour et ça ira mieux* ». Et d'autres exemples peuvent être trouvés concernant la vie domestique quand on est fatigué et dépassé par les événements. C'est une manière de permettre à nos enfants de nous imiter et de leur apprendre que la vie n'est pas un long fleuve tranquille, qu'il y a inévitablement des bas, des creux auxquels personne n'échappe, qu'il est normal qu'on ne soit pas bien en ces moments là, mais qu'il faut savoir que rien ne dure et qu'on parvient toujours à repartir. Nous devrions peut-être tous réfléchir à cette formidable phrase de Socrate : « *La chute n'est pas un échec. L'échec, c'est de rester là où on est tombé.* »

On saisit ainsi le rôle capital des parents dans la prévention des toxicomanies. Il n'est pas question de les accuser ou de les culpabiliser. Ils font et nous faisons tous ce que nous pouvons. Et forcément, nous commettons des erreurs, ne serait-ce que parce qu'on est toujours plus doué pour les enfants des autres que pour les nôtres, comme si une trop grande proximité affective altérait notre compétence. Georges Courteline écrivait : « *Un des plus clairs effets de la présence d'un enfant dans le ménage est de rendre complètement idiots de braves parents qui, sans lui, n'eussent peut-être été que de simples imbéciles* ».

Il n'est pas question d'être des parents parfaits et on a bien vu à quel point un modèle de perfection risque de décourager un enfant. Mais

on peut essayer de privilégier le plus possible l'expression des sentiments, de l'amour et de la confiance, d'oser poser des limites et de réfléchir aux modèles et aux valeurs que nous proposons. Et cela, depuis que l'enfant est né. Le but étant qu'un enfant sache très vite que s'il a un problème, ni la drogue, ni le silence ne sauront le résoudre, et qu'il est bien plus utile et efficace d'en parler à une personne en qui il a confiance, père, mère, grands-parents, oncles, médecin de famille, éducateur, psychologue ou psychiatre. On voit aussi que s'il est utile d'informer correctement un enfant sur les dangers liés à chaque drogue pour éviter qu'il devienne un simple usager, cette information sera sans effet sur un enfant si sa philosophie de vie à 14-16 ans se résume par : « A quoi bon ? ». Il connaît assez bien les risques qu'il court mais il s'en moque. C'est donc essentiellement sur le plan relationnel qu'il faudra le préparer à trouver sa place dans la vie.

2) Les difficultés sociales

Quand on survit dans la misère ou la précarité, sans travail, sans argent, parfois sans toit, on peut facilement être tenté de fuir dans la drogue. Dans tous les pays sous-développés du monde, nous avons vu les images pathétiques de ces gamins qui dorment dans la rue et qui sniffent des solvants volatils pour tenter de tenir le coup. La solution serait simple, en théorie. Il suffirait de leur trouver une activité valorisante soit au sein de leur famille, soit au sein d'une famille d'accueil dans le cadre d'un déplacement géographique pour que tout s'arrange. Facile à dire, presque impossible à réaliser en pratique, tant il est difficile d'agir sur des conditions économiques désastreuses. Même quand il n'y a pas corruption, les dirigeants politiques ont peu de poids par rapport aux décideurs de l'économie mondiale qui peuvent, du jour au lendemain, réduire à la misère une ville, une région ou un pays, tout simplement pour augmenter les profits d'une infime minorité. Il faudra forcément qu'un jour s'impose une déontologie économique mondiale qui permettrait de garantir que, dans le monde entier, chaque jeune puisse être assuré d'obtenir une place où sa dignité sera respectée. Faute d'une telle évolution, nous courrons le risque de voir apparaître à brève échéance une explosion dévastatrice de révolte et de violence.

3) Les toxicomanies « physiques »

Il serait malhonnête de laisser croire que seules des causes relationnelles et sociales peuvent conduire à la toxicomanie. Rarement, il peut se produire que ce soit uniquement le produit qui soit en cause en raison de l'effet « mécanique » de la dépendance physique qu'il induit. Cela peut arriver avec le crack avant tout (deux ou trois prises suffisent pour être accroché), mais aussi avec l'héroïne, les opiacés naturels ou synthétiques, l'alcool, les médicaments, et, à un moindre degré, la cocaïne. Le poids de l'environnement culturel et de certains métiers peut alors être décisif. Par exemple, en France, les patrons de bistrot et les

voyageurs de commerce à qui on propose en permanence de trinquer, sont de cibles particulièrement exposées à l'alcoolisme. Dans d'autres métiers, la cocaïne est tellement répandue et banalisée que certains peuvent s'y accrocher uniquement par ignorance des dangers qu'ils courent.

Relativement aux millions de toxicomanes qui existent dans le monde, ces cas restent rares et surtout assez faciles à prendre en charge puisque, en l'absence de problèmes relationnels et sociaux, un simple sevrage physique sera souvent suffisant pour décrocher.

III - Le dopage

Le phénomène du dopage mérite d'être isolé car il résulte de motivations bien différentes des situations précédentes. En ce cas, les produits ne sont pas pris par curiosité, ni par plaisir, ni pour fuir la réalité. Au contraire, c'est pour s'intégrer encore plus dans une société de performance qu'ils sont consommés. On pense bien sûr d'abord aux disciplines sportives : cyclisme, football, tennis, athlétisme, etc. Mais il y a aussi tous les métiers où il est demandé aux travailleurs d'aller bien au-delà de leur résistance physique. Il peut alors s'agir du routier dont on exige, pour des motifs d'économie, des trajets de vingt heures sans repos. Et puis il y a aussi une bonne partie des professions libérales (architectes, publicitaires, journalistes, responsables politiques, vedettes du show-biz, et la liste n'est pas exhaustive) qui sont contraints à des rythmes démentiels.

Les produits utilisés sont presque toujours des excitants dont les sujets méconnaissent trop souvent les dangers à court et à moyen terme. Le risque de mort est toujours possible et celui de s'engager dans une véritable toxicomanie n'est pas négligeable. Le footballeur argentin, Maradona, en est peut-être l'exemple le plus frappant.

Comme dans les cas de toxicomanies « physiques », le décrochage n'est pas trop difficile. La prévention, par contre, est plus délicate. Tant qu'on se contentera de sanctionner les « lampistes », ceux qui sont au bout de la chaîne, on ne résoudra rien. Il faudrait avoir le courage politique de s'en prendre à ceux qui imposent des conditions de travail bien supérieures aux limites physiologiques des êtres humains, et les contraignent, de ce fait, à se doper s'ils veulent travailler.

On ne peut clore ce chapitre sans évoquer la dimension mondiale de la toxicomanie. Comment se fait-il que, désormais, on trouve des

toxicomanes dans le monde entier ? Il y a beaucoup de réponses possibles à cette interrogation mais l'une d'elles paraît prédominante.

La diffusion des moyens de communication à l'échelon de la planète (et en particulier la télévision) a abouti à ce qu'il n'existe pratiquement plus un seul endroit où on ne puisse en temps réel être informé de ce qui se passe à des milliers de kilomètres. Et ce que nous annoncent les médias n'a rien de réjouissant : guerres, massacres, tortures, tremblements de terre, inondations, famines, maladies, misère... Nous commençons toutes nos journées avec la connaissance d'une infinité de drames sur lesquels nous ne pouvons agir. Cet état d'impuissance est fondamentalement générateur d'angoisse. Et il l'est encore plus sur les jeunes dont les rêves de solidarité et de justice se brisent sur le spectacle de la société des adultes : cynisme, injustices, corruption, trafics en tous genres, racisme, intégrisme, toutes situations qui traduisent un mépris monumental pour le genre humain. Et comme il ne semble pas exister de solutions efficaces pour remédier rapidement à cet état de choses, les jeunes sont écoeurés. Comme le disait un humoriste : « *Quand ils voient votre réussite, ils ont envie d'échouer !* ». Certains réagissent par la violence envers autrui, d'autres la retournent contre eux-mêmes : suicides ou toxicomanies. C'est en ce sens que la drogue est un prétexte qui devrait nous inciter, nous, adultes, à tout faire pour créer un monde suffisamment juste pour que nos enfants aient envie d'y grandir.

* * *

« *Mais alors, et la génétique, et la biologie, allez-vous me dire, vous n'en avez pas parlé !* » Effectivement, je ne me suis pas beaucoup étendu sur ces aspects. Disons donc quelques mots pour éviter les frustrations.

Je ne crois pas plus au chromosome du toxicomane qu'à celui de l'assassin. Si je respecte et j'admire les travaux de la génétique en matière de prévention et de traitement des maladies, je rappelle que la toxicomanie n'est pas une maladie mais bien plus un état d'esprit, une conduite de fuite, et qu'il nous revient à nous, soignants, de les rendre transitoires.

Bien sûr, tous ceux qui ont connu des drames dans leur vie, qui ont été carencés sur le plan affectif, abandonnés, battus ou humiliés, ne deviennent pas forcément toxicomanes. Pourquoi certains dépriment ou se suicident, d'autres développent des maladies psychosomatiques, d'autres deviennent toxicomanes, et d'autres échappent à tout cela ? Personne ne le sait. Le hasard de la rencontre avec la drogue à un moment critique joue certainement un rôle. Mais cette réponse ne me satisfait pas

complètement. Il semble que certains présentent une fragilité particulière qui va les conduire à la drogue. Où se trouvent les fondements, les racines de cette fragilité ? J'ai demandé à mes amis psychanalystes. Aucun n'a su me répondre ou alors je n'ai rien compris ! Alors, qui sait, peut-être les généticiens sauront-ils nous apporter un jour un éclairage nouveau sur cette question.

Quand la biologie, bien sûr qu'elle intervient ! Ne serait-ce que parce que chacun d'entre nous a une sensibilité différente à l'action des drogues. Mais la biologie ne révèle pas véritablement les causes. Elle nous explique essentiellement par quels mécanismes intermédiaires se créent les addictions. Un exemple illustre bien cette situation.

On a prouvé, scientifiquement, que si on administre à un petit bébé des sirops neuroleptiques pour le faire dormir, ces médicaments vont agir sur certains cérébrosides du système nerveux central et activer les récepteurs des endorphines (ces hormones du plaisir que nous sécrétons nous-mêmes). Ces enfants seront plus tard dix fois plus avides à l'égard des drogues que le reste de la population.

Je ne remets pas en cause ce résultat. Mais je remarque, au passage, que lorsqu'un petit bébé pleure la nuit, les parents ont deux solutions. Soit, on le prend dans ses bras, on le berce, on le cajole, on lui chante des chansons, on le rassure et il finira par s'endormir. Soit, pour se simplifier la vie, on lui fait avaler un somnifère. Mais, en ce dernier cas, qu'avons-nous fait ? Face à une demande et à un problème relationnel et affectif, nous avons apporté une réponse chimique. Cet enfant, aussi petit soit-il, perçoit dans son inconscient qu'on a omis de répondre de manière affective et relationnelle à sa demande et qu'on s'est défaussé sur un produit. Ne pensez-vous pas que plus tard, ce constat va grandement influencer son attirance vers des drogues lorsqu'un problème se posera ?

Les français ont beau être les premiers consommateurs de tranquillisants au monde, je continue à penser qu'il faut avoir le courage et la patience de donner des réponses relationnelles aux situations relationnelles, et savoir réserver la chimie aux maladies. La pilule du bonheur n'est pas pour demain, pas plus que le vaccin contre la toxicomanie. Si, si, c'est sérieux ! Plusieurs laboratoires y travaillent. Alors, je vous pose une question. Croyez vous sincèrement que l'on peut inventer un vaccin contre le désespoir ?

Docteur Francis CURTET
Paris, le 9 Juillet 2001

Le nouveau livre du docteur CURTET
« Drogue : idées toxiques »
paru en septembre 2002 aux Éditions MILAN.